

## LE DOCTEUR DE BARBIZAN

Barbizan est un petit village bien tranquille, et parfaitement ignoré, au milieu de marais et de cognassiers qui lui font, l'été, comme une impénétrable et verte ceinture. Le chemin de fer passe à quatre heures de là, très loin; une ancienne patache oubliée fait une fois par semaine, le service de Barbizan à Rochemaure, du printemps à l'automne seulement. Aux premiers froids, on ramène le tout cheval et voiture, et on attend patiemment que les feuilles poussent et que les amandiers fleurissent. C'est vous dire combien les événements y sont rares. Et vous jugez quel effet produisit, un matin, cette nouvelle extraordinaire, qu'un médecin, un vrai, avec des lunettes d'or et une cravate blanche, venait s'établir à Barbizan.

Un médecin! Pourquoi faire? On s'en était fort bien passé jusque-là. Les gens du pays ne mouraient guère que de vieillesse, ce qui est encore la meilleure façon de mourir. Si, par hasard, on se sentait indisposé, et si on croyait avoir besoin d'un remède quelconque, on allait chez Larmillet, le coiffeur; sur la façade de sa maison, étaient écrits en grosses lettres, entre un plat à barbe en cuivre et un paquet d'herbes sèches, ces mots:

"Larmillet cadet, dit Flutet, coiffeur et herboriste, à l'instar de Paris!" Les remèdes qu'il ordonnait étaient d'ailleurs des plus simples et des moins coûteux; invariablement, une infusion d'herbes de montagne, une bonne nuit, et le lendemain, à déjeuner, un copieux confit d'oie ou de canard aux olives, le tout arrosé de quelques verres de vieux vin. Quelques cures ainsi faites lui avaient valu une grande réputation dans le village.

Il s'en montrait justement fier. Et il fallait le voir, le dimanche matin, au milieu des clients qui emplissaient la petite boutique, rasant celle-ci, coupant les cheveux à celui-là savonnant à même un troisième. Sa grande moustache relevée en deux pointes menaçantes, redressant sa haute taille, le peigne dans les cheveux, la brosse ou le rasoir à la main, il allait gesticulant, récontant ses prouesses médicales, tandis que Mlle Symphorine, sa sœur grande et maigre demoiselle de cinquante-deux printemps, trônait derrière un comptoir, entre quelques pots de pommade à la violette et une demi-douzaine de bâtons de cosmétique. Et tous applaudissaient; Pascalou plus fort que tous les autres.

Un voisin, ce Pascalou, un ami et un admirateur en toutes choses de Larmillet cadet; gros, gras, court, rougeaud, et ne guère plus le coiffeur que son ombre. Il restait là des heures entières, fumant sa pipe, assis dans le grand fauteuil de cuir, au milieu de la boutique, qui était pour beaucoup d'ailleurs comme un lieu de rendez-vous. C'était là ou toutes les nouvelles prenaient naissance, ou se traitaient toutes affaires commerciales... et politiques aussi. Car Larmillet avait une faiblesse. Quel grand homme n'a pas la sienne! Il était ambitieux; une belle et noble ambition, mes sieurs, et dont il ne se cachait nullement.

Deux mois auparavant l'ancien maire était mort à près de quatre-vingt ans, après avoir occupé son poste pendant plus de quarante années. Larmillet aspirait à le remplacer; il n'avait pas de concurrent. La nomination aurait lieu dans deux mois. Mlle Symphorine n'en dormait plus. Elle en oubliait même son

église, dont elle était depuis plus de vingt ans chargée de parer l'autel, et où elle régnait sans conteste, surtout depuis que l'ancien sacristain n'était plus là, un vieux jaloux qui avait essayé plusieurs fois de la supplanter.

C'était au milieu de ces hautes préoccupations que Pascalou, le premier, leur apporta la nouvelle de l'arrivée du médecin; un petit, flottant entre quarante ou quarante-cinq ans, l'air malin et pas commode du tout. Larmillet avait bondi dès les premiers mots. La concurrence; que venait faire ici cet intrus, cet étranger dont on n'avait nul besoin. Il le sentait, cet homme serait son ennemi. Et peut-être ne venait-il que pour lui enlever ses clients et empêcher sa future élection.

La sœur et son ami n'étaient qu'à grand-peine, parvenus à le calmer. Et c'avait été, le soir, la porte close, entre tous les trois une longue et mystérieuse conférence. Il n'y avait qu'une chose à faire, forcer le nouveau venu à s'en aller bien vite. Et cela, en répandant adroitement le bruit que c'était un faux médecin, ce qui était peut-être vrai, qu'il n'y entendait rien, ce qui était encore possible; et ce qui était, après tout, de bonne guerre.

Le lendemain, dans la boutique, au milieu des clients, qui déjà ne s'entretenaient que du nouveau venu, Pascalou commençait l'attaque. Un étranger! Savait-on d'où il venait, et pourquoi il venait! Pourquoi ne pas rester chez lui? Allaient-ils chez les autres, eux! Et Larmillet, d'un air entendu, comme s'il n'eût pas voulu expliquer tout le fond de sa pensée, secouait la tête. Il avait, d'un seul coup, mesuré l'individu. Un homme fier avec cela, qui aura cru se déshonorer en entrant dans sa boutique. Il préférait se raser lui-même. Jugez! Et tout en parlant ainsi, il lançait ostensiblement, à sa sœur des regards qui en disaient plus encore que ses paroles.

Deux mois après, le pauvre médecin en était encore à attendre son premier client. A peine le saluait-on! Et quels saluts!

Or un soir, Larmillet Pascalou et Mlle Symphorine étaient seules dans la petite boutique. Le coiffeur était en train de raser son ami, et de temps en temps il s'arrêtait et fierement, au grand effroi de ce dernier, il brandissait son rasoir. Hein! comme il l'avait roulé, l'autre, le médecin! Pauvre petit! il faisait sûrement sa malle à cette heure! Et ils riaient tous les trois; mais tout à coup, surpris, ils s'arrêtèrent. Sur le seuil, la mine souriante, la main tendue, venaient d'apparaître celui dont il parlaient.

Larmillet restait bouche bée, Pascalou, le visage blanc de savon, ouvrait aussi grand que possible ses petits yeux ronds; et Mlle Symphorine, par prudence, fermait aussitôt le tiroir ouvert en face d'elle.

L'autre, toujours souriant, sans paraître prendre garde à leur étonnement, s'avança vers Larmillet et dit: "Mon chère confrère, je suis heureux de vous trouver chez vous. L'affaire qui m'amène sera mieux et plus vite terminée."

Le coiffeur, un peu méfiant, le regarda. Quel piège cachait cette démarche? Il fit bonne contenance pourtant? Il était chez lui et il n'était pas seul.

Il s'inclina. L'autre reprit: "J'ai su, de source certaine que vous mettiez en doute mon savoir et mes capacités."

Tous les trois firent en même temps un geste de dédaigneuse protestation.

—Je le sais, continua-t-il, et je ne vous en veux pas. J'aurais agi de même. Vous ne me connaissez pas; et c'est sur son œuvre qu'on juge l'ouvrier. Je sais aussi [et il s'inclina à son tour] de quel poids est votre jugement parmi vos amis, et je viens vous demander simplement de juger et de mettre à l'épreuve, acceptant d'avance votre arrêt."

Ils se regardèrent, se demandant tout d'abord s'il ne se moquait pas d'eux, mais l'autre ne souriait plus:

—Je ferai tout ce que vous exigerez que je fasse. Je guérirai quelle maladie que ce soit: je peux même si vous le voulez pour chacun de vous, ressusciter une des personnes que vous aimez le plus particulièrement connus! Je n'exige, à mon tour, qu'une chose, que l'épreuve reste secrète entre nous; votre témoignage me suffira."

Larmillet lâcha son rasoir; Pascalou se frotta les yeux, croyant rêver; et Mlle Symphorine faillit tomber à la renverse. Non celle-là était trop forte. Certes on s'en contait pas mal le soir, entre amis: cela ne tirait pas à conséquence. Mais on ne moquait pas de gens de cette façon-là; et il y aurait vraiment plaisir à le battre avec ses propres armes. L'autre attendait toujours.

Tout à coup Larmillet poussa un cri: il avait trouvé. A Gascon, Gascon et demi. Et souriant, frisant sa moustache, faisant signe aux autres de l'écouter:

Mon cher confrère, dit-il, je ne veux pas vous prendre en traître; et puisque vous nous faites l'honneur (et il appuya sur ce mot), de nous choisir pour juges, j'accepte pour ma sœur pour mon ami et pour moi. Guérir n'est rien: ressusciter des gens qui ne sont plus, serait à mon avis une preuve plus concluante. Vous nous l'offrez nous même, nous l'acceptons; et vous pouvez être certain, ajouta-t-il en clignant de l'œil du côté de sa sœur et de son ami, que nous témoignerons franchement du résultat!

Pascalou et Mlle Symphorine avaient compris. Ah! il avait voulu se moquer d'eux! On verrait qui serait le plus attrapé des quatre.

—Acceptez-vous? demanda Larmillet d'un air superbe.

—J'accepte, répondit le médecin, vendredi, chez moi, si vous voulez.

—Nous y serons!

Et ils s'inclinèrent. Comme à Fontenoy, messieurs!

Heureusement que ni les uns ni les autres n'entendirent le petit docteur murmurer en s'en allant:

—Maintenant, mes amis, je vous tiens. A moi, la belle. Vous n'aurez pas assez d'éloges pour prôner mon savoir, et vous serez peut-être mes premiers clients.

Vous jugez du bruit que cela fit dans le village, d'autant que personne ne savait véritablement en quoi consistait l'épreuve que Larmillet allait faire subir à son concurrent.

Quel homme ce Larmillet. Il avait n'y décidément que lui. Il n'allait faire qu'une bouchée de son adversaire. Quand on l'interrogeait, il se contentait de sourire.

Le vrai courage! Quant à Pascalou, à mesure qu'on se rapprochait du jour fixé, il se sentait sans en rien dire de plus en plus inquiet. Il ne fallait pas, pensait-il, s'amuser avec ces plaisanteries-là. Et puis sait-on jamais? S'il avait dit vrai, l'autre.

Le vendredi, à l'heure dite, ils pénétraient tous trois chez le docteur. Ah! ils allaient bien rire! Mais sur le seuil de la salle, dans laquelle il les introduisait, tous trois, d'un même mouvement, com mençaient pa

reculer. Quoique l'on fut en plein jour, les fenêtres s'étaient hermétiquement closes. Trois bougies éclairaient seules la grande pièce; sur une petite table, un énorme registre ouvert; devant la table trois fauteuils. Ils s'assirent mais non sans toucher d'abord le plancher avec leur main. Méfiance est mère de la sûreté.

Pascalou était plus rouge que jamais; et Larmillet frisait d'un geste saccadé les pointes de sa moustache.

Le docteur prit place en face d'eux, puis s'inclinant, il dit:

Mes chers amis, je vous remercie de vous être rendus à mon invitation. Je vous ai promis de faire revenir devant vous certaines personnes qui ne sont plus, je vais tenir ma promesse.

Pascalou machinalement prit la main de Larmillet, qui saisit aussitôt celle de sa sœur.

Le docteur continua:

La seule difficulté que j'ai eue, ça été pour découvrir les personnes qu'il vous serait le plus agréable de revoir. J'ai enfin trouvé; et je commencerai par Mlle Symphorine. Honneur aux dames! Je vais pour elle ressusciter l'ancien sacristain!

L'ancien sacristain! s'écria cette dernière. Jamais de la vie! ne faites pas ça. En un instant le souvenir de ses luttes d'autrefois lui était revenu. Elle réfléchit qu'elle régnait sans conteste, maintenant qu'il n'était plus là. S'il revenait, il faudrait recommencer à se dépitée. Ah non! On n'aurait qu'à la prendre au mot.

Que dois-je faire demanda le docteur. J'attends.

Mlle Symphorine soupira et un peu de pitié, la tête basse, elle répondit:

Rien... Demandez à Pascalou. L'autre s'inclina.

Je suis à vos ordres.

Et se tournant vers Pascalou:

Pour vous, dit-il, la chose n'offre aucune difficulté. Vous n'avez qu'à vouloir et votre défunte femme va vous être aussitôt rendue.

Ma défunte! fit Pascalou en joignant les mains. Bonté du Ciel! ma pauvre défunte! Je...

Mais à son tour il s'arrêta. Il réfléchissait. Voilà longtemps qu'il était veuf: il avait maintenant pris de nouvelles habitudes. Il était tranquille, heureux, libre surtout, ce qui ne lui arrivait guère du vivant de Mme Pascalou une brave femme mais un peu avare, un peu grognon, et jalouse! Quel purgatoire elle lui avait fait passer! Et il irait recommencer! Car enfin cet homme-là ne riait pas; et s'il disait vrai, qui est-ce qui serait le plus attrapé des deux? D'ailleurs sa défunte ne demandait pas à revenir. Mieux valait la laisser tranquille—il se gratta la tête.

Mon Dieu! fit-il, nous n'avons pas besoin de trois preuves; une suffirait. Demandez à Larmillet!

Celui-ci avait haussé les épaules en entendant ainsi parler sa sœur et Pascalou. Pauvres natures! On allait voir, lui, comme il allait confondre cet imposteur. Et, sans attendre qu'on l'interrogeât:

Et moi? demanda-t-il au docteur.

Pour vous, répondit celui-ci, cela a été plus difficile. Tous ceux qui vous connaissent sont vos amis. Mais j'ai enfin trouvé quelqu'un que vous aurez sûrement grand plaisir à revoir. C'est l'ancien maire!

L'ancien maire! Et Larmillet bondit sur son fauteuil! Et son élection allait avoir lieu. Cette écharpe qu'il enviait tant et qu'il avait tant attendue. Tonnerre de sort! Et dire que c'était justement son seul concurrent qu'on lui proposait de

faire revenir sur terre! Et comme Pascalou, comme sa sœur, il pensa que si cet homme était le diable, ce serait lui qui, en définitive, paierait les pots cassés. Car enfin tout peut arriver! Il était pris!

Eh bien? demanda le docteur.

Eh bien, Larmillet? demanda les autres.

Mais Larmillet avait jugé d'un coup la situation. Ils avaient eu à faire à plus malin qu'eux, voilà tout. Il fallait maintenant sortir de là, sans trop pourtant avouer sa défaite ou sa peur. Très digne, il s'avança vers le docteur, et lui tendant la main:

Mon cher confrère, dit-il, en esquissant un sourire un peu forcé, je vous tiens quitte. J'espère que vous n'avez jamais pris au sérieux l'épreuve que nous voulions vous faire subir. Entre gens comme nous, on s'entend vite. Vous n'aurez jamais à Barbizan d'amis plus dévoués que Pascalou, ma sœur et moi!

Et comme les deux autres restaient là sans comprendre. Mes enfants, ajouta-t-il tout bas et très vite, nous sommes malades. Sauvons du moins la mise!

Jamais les gens de Barbizan ne surent quelles avaient été véritablement les épreuves subies, mais Larmillet, le soir même, disait aux clients réunis dans sa petite boutique:

Avec celui-là, vous pouvez y aller de confiance. Il est digne d'être des nôtres!

Comment celui qui m'a conté cette histoire l'a-t-il apprise? Je n'en sais rien. En tous les cas je lui en laisse toute la responsabilité.

FERNAND BEISSIER.

FOLLE!

SOUVENIR DE 1879

Aller chasser, lorsque les Prussiens battent tous les jours la campagne, quelle imprudence, mon Dieu! murmura Madeline, la femme de Pierre, le plus enragé chasseur de la contrée.

Bah! répliquait Pierre, les Prussiens sont loin, puis au petit bonheur! voilà six grands jours que je ne suis pas sorti, les jambes me démangent, et d'ailleurs, sois tranquille, nous ne nous éloignerons pas beaucoup du village, et appelant Paul son fils, un enfant de quinze ans, Pierre prit son fusil et sortit.

Il allait chasser l'alouette. Paul portait le miroir, la corde qui devait faire tourner le miroir et le sifflet pour attirer les oiseaux.

Le soleil commençait à se lever; ses rayons naissants se reflétaient dans les gouttes de rosée qui scintillaient de tous les côtés de la route. Dans la plaine, chaque brin d'herbe semblait paré de diamants. Dans les airs, déjà les alouettes voltigeaient et décrivaient, en jetant de petits cris joyeux, de grands cercles dans la lumière dorée qui inondait l'espace.

Pierre marchait gaiement, il humait la brise fraîche du matin avec bonheur et disait à Paul:

N'était-ce pas dommage de laisser perdre une aussi belle matinée? Si j'en croyais ta mère, je me pourrais plus sortir de la maison!...

Peut-être, répondait l'enfant, maman a-t-elle raison. Elle craint que les Prussiens. Que les Prussiens?... Que veux-tu qu'ils nous fassent les Prussiens? Nous sommes des chasseurs qui allons gagner notre journée, et par ces tristes temps on a toujours besoin d'argent. Puis, les Prussiens ne sont

pas près du village; Jacquot, le facteur, m'a dit hier qu'ils étaient encore au delà de Maisonville, et pour qu'ils viennent jusqu'ici, ils ont du chemin.

Les chasseurs étaient arrivés à l'endroit où ils devaient entrer en chasse. Au milieu d'un grand champ de chaume Paul alla placer le miroir, ensuite le père et le fils, cachés dans un fossé, se mirent à siffler et à donner, à l'aide de la corde, un mouvement de rotation rapide au miroir.

Le miroir tournait brillant et jetant de petits éclairs qui se succédaient sans relâche. Bientôt fascinés, les ailes étendues, les alouettes virent planer au-dessus du miroir. Pierre choisissait ses victimes et, autour de l'objet trompeur, de pauvres petits oiseaux tombaient, frappés par le plomb du chasseur.

Mais, au moment où, encore une fois, Pierre allait ajuster une alouette, son fils le tira brusquement par le bras.

Père, dit-il, d'une voix tremblante, vois là bas!...

Et, dans le fond du grand champ, marchant sur une même ligne, éloignés les uns des autres, s'avançaient des soldats prussiens.

Pierre regarda et palpit. De tous côtés, des Allemands! ils se dirigeaient vers lui en l'encerant dans un cercle.

Le miroir ne tournait plus!

Le père et le fils, silencieux, pleins d'effroi, se tenaient serrés l'un contre l'autre, pendant que, sous les pieds des soldats qui marchaient dans le chaume, s'élevaient, en chantant, les alouettes.

A cinquante pas des chasseurs, les Prussiens s'arrêtèrent:

Rendez-vous! crient-ils. Pierre, le visage inondé d'une froide sueur sort et se montre sans défense.

Que faites-vous là, lui disent-ils d'un ton menaçant. Vous êtes des francs-tireurs? Non, proteste Pierre, je suis un simple chasseur d'alouettes. Voyez mon miroir, voyez mon carnier, je n'ai que du petit plomb.

Tout cela est faux! répliqua l'officier qui commandait les Allemands. Vous êtes pris les armes à la main, vous allez être fusillés, et il fit signe à ses hommes d'attacher Pierre et Paul.

A genoux, le père se traîne devant les soldats; il leur demande d'avoir pitié de son fils, de cet enfant qui est là, g'acé par la peur.

Les Prussiens n'écoutent rien; avec la corde du miroir, ils lient le père et l'enfant et les entraînent au milieu du champ.

Grace pour mon fils! crie le malheureux père.

Feu! répond l'officier allemand.

Pierre s'affaisse lourdement sur le sol, pendant que Paul, battant l'air de ses deux mains, tournoie un instant et tombe ensuite sur le corps de son père.

Les Prussiens n'osèrent pas regarder les deux cadavres.

Ils ramassèrent les alouettes laissées autour du miroir et s'éloignèrent dans la direction du village.

La première maison qu'ils trouvèrent sur la route était celle de Pierre. C'est là qu'ils entrèrent. A leur vue, Madeline frémit.

Eh! femme, fais-nous manger, lui crièrent-ils brutalement et fais nous cuire ces oiseaux, ajoutèrent-ils, en jetant sur une table les alouettes toutes tachées du sang de Pierre et de Paul.

A peine Madeline eut-elle vu ces oiseaux qu'elle poussa un cri qui n'avait rien d'humain et, se précipitant...

[Suite à la 1re page.]